

LITTERATURE ET ANARCHIE :

LE CAS OCTAVE MIRBEAU

On ne présentera pas, ici, Octave Mirbeau anarchiste ; Pierre Michel et Jean-François Nivet l'ont fait en des pages que nous connaissons tous et auxquelles il n'y a pour ainsi dire rien à ajouter. On ne cherchera pas à savoir, concept cher à Jean Maitron, s'il fut « représentatif » du mouvement anarchiste ou s'il fut plus ceci que cela ou moins cela que ceci. L'affaire, d'ailleurs, semble entendue. Ce que nous voudrions voir aujourd'hui, ce sont quelques aspects moins connus de l'anarchiste Mirbeau ; et tenter d'observer ce qui le rapprocha ou le différençia des autres littérateurs qui eux aussi courtisèrent la *vierge rouge*... ou noire.

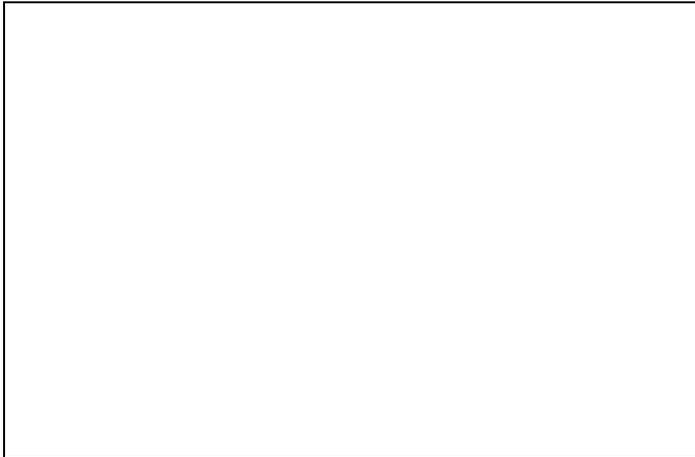
On commence à connaître précisément, même s'il n'existe finalement que peu de travaux sur le sujet, ce que furent les rapports passionnés, entre 1886 et 1894, de la littérature et de l'anarchie. Cette rencontre - ou ces accointances - fut principalement le fait de l'avant-garde décadento-symboliste, de ceux qu'on appelait alors, et depuis quelques années déjà, depuis *Lutèce*, les « Jeunes ». Initialement, l'anarchisme fut par eux vécu comme une variation ou un prolongement de la vision qui était la leur de l'Art. Il n'était certes pas encore question d'Art social - bien au contraire -, mais tout simplement d'art libre. Associer, comme on l'avait entendu la première fois à la fin des années 1880, dans quelques réunions publiques, l'anarchie et le vers

libre, à qui était souhaité « longue vie », n'était en fait qu'exprimer une seule et même chose : en finir avec les écoles, les règles, avec cette littérature inférieure qui obéissait aux seules lois de l'industrie – romans mondains, vaudevilles, Naturalisme, Parnasse. Simple expression, finalement, du conflit des générations.

Nous sommes bien sûr loin, ici, de Bakounine et de Kropotkine. Être anarchiste, alors, pour ces « Jeunes », c'était tout simplement refuser que *rayon* rimât avec *alcyon*. Mais, cela dit, pour beaucoup, refuser le morne naturalisme et les antiquailles parnassienne, c'était aussi refuser le monde et les idéaux bourgeois, rationalistes et positivistes dont ils étaient l'expression. Le « Jeune », poète décadent ou symboliste, était alors le Poète-Roi, reclus dans sa tour d'ivoire, fuyant le monde mauvais, et défenseur ou adepte des tendances mystico-esotériques alors en vogue, facettes de l'expression de la quête du bonheur qui dévorait une génération inquiète. Le Poète-Roi, être unique, supérieur, en butte au vulgaire, qui aboutira à l'arisme (mot-valise, résultant de la contraction d'artiste et d'aristocrate) des Rebell, Mazel et Gourmontⁱ, reconnaîtra, en 1892, en Ravachol un des siens. Paul Adam, qui deviendra par la suite un de ces aristes, en préconisant et mettant en scène le projet de la Centurie, assemblée de cent personnes choisies en son sein par l'élite, pour former un « *corps gouvernemental capable de régler les impudences et les trafics dus aux Représentants des rustres*ⁱⁱ », écrira :

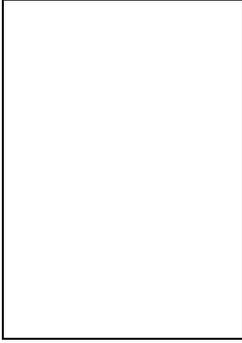
Avoir affirmé le droit à l'existence au risque de se laisser honnir par le troupeau des esclaves civiques et d'encourir l'ignominie de l'échafaud, avoir conçu comme une technique la suppression des inutiles afin de soutenir une idée de libération, avoir eu cette audace de concevoir, et ce dévouement d'accomplir, n'est-ce pas suffisant pour mériter le titre de

*Rédempteur.*ⁱⁱⁱ



Arrestation de Ravachol

On est bien loin ici, chez Adam, comme chez Adolphe Tabarant, Victor Barrucand, André Ibels, Georges Pioch, qui eux aussi glorifieront le Saint, le Martyr, le nouveau Christ, de ce qu'écrivit Mirbeau, pour qui l'exemple de Ravachol était avant tout l'occasion de faire l'état des lieux de ce monde, le vieux monde, en décomposition, et de prédire celui à venir, « *rêvé par l'admirable Kropotkine* ». L'article était peut-être « *absolutoire* », comme l'écrira Maitron, mais il ne faisait que répéter ce que son auteur – qui, s'il fut écrivain et anarchiste, n'était pas un anarchiste de lettres – disait depuis bien longtemps déjà. Ses jeunes confrères, en revanche, filant la métaphore religieuse, ne semblaient avoir trouvé là que nouvelle matière à littérature, un nouveau mythe qui renouvellerait grandement une inspiration qui s'empêtrait dans les légendes médiévales. C'est ce que, plus tard, dira l'un d'eux, Victor Barrucand, celui qui avait le plus clairement



Victor Barrucand,
par Félix Vallotton.

comparé Ravachol au Christ, et qui faisait dire à un de ses personnages anarchistes de son roman *Avec le feu*^{iv} :

Quelques littérateurs distingueront sans doute la qualité de votre énergie et le pli fatal de vos fronts ; mais ils ne pourront comparer vos martyrs qu'à d'autres croyants que vous n'avouez pas. Vous n'aurez été pour eux qu'un prétexte à émotions ; vous leur aurez fourni l'occasion d'affirmer la hardiesse de leurs sentiments.

Et cela Mirbeau le savait, quand, même s'il ne semblait pas porter ici de critique, il évoquait, dans sa préface à *La Société mourante et l'anarchie* de Jean Grave, cette « *jeunesse artiste et pensante – l'élite contemporaine – [qui] regarde impatientement se lever cette aube attendue, où elle entrevoit, non seulement un idéal de justice, mais un idéal de beauté* ».

Le frisson connu, l'émotion esthétique passée – émotion esthétique qui faisait de la bombe un *son*, une *lueur*, un *geste* –, la plupart des anarchistes de lettres revinrent, après la déception que leur fut cette quête, demeurée vaine, d'une nouvelle écriture, plus à leur aise, hanter les grèves où s'ébattaient emmi les lys de blondes jeunes filles errabondes et néphélibates. Quelques-uns parmi ces « anarchistes », qui pour la plupart avaient été de ces Poètes-Rois, mais s'en étaient séparés au moment des attentats, qu'ils avaient, comme Mirbeau après celui d'Henry, fermement condamnés, s'engagèrent réellement. Ces quelques hommes, et deux d'entre eux surtout, Bernard Lazare et Pierre Quillard, qui bientôt renoncèrent à la littérature pour l'action, seront et demeureront anarchistes. Comme Mirbeau, ils aideront de leurs

subsidés les anarchistes et leurs journaux, journaux dans lesquels ils écriront et qu'ils laisseront reproduire librement leurs textes, ils les défendront dans la grande presse, viendront témoigner à leurs procès et deviendront, à leur tour, de ces dangereux malfaiteurs qu'il faudra mettre hors d'état de nuire.

En 1894, au plus fort de la psychose et de la répression, quand les expulsions et les arrestations se multipliaient, quand les perquisitions, par centaines, devenaient quotidiennes, quelques journalistes appelèrent les foudres de la justice sur les anarchistes de plume.

Nous avons, dans la littérature, le coin de l'anarchie où se donnent rendez-vous les grands hommes dont le génie fut méconnu : les jeunes gens qui « sentent quelque chose là », mais ne parviennent point à l'en faire sortir, les décadents d'hier qui renoncent à une plaisanterie trop prolongée, les plus courtes étant les meilleures, et demandent à la poésie ou à la prose révolutionnaire cette réputation éclatante que la prose ou la poésie « absconse » n'a pu leur assurer. On y voit aussi les fanatiques d'un beau geste ; les dandys révolutionnaires ; pas mal de snobs et beaucoup de littérateurs dont on ne saurait dire, selon un mot connu, s'il y a plus en eux de l'écrivain ou du farceur.

Les uns et les autres se rencontrent dans les cafés littéraires et s'efforcent d'y semer l'épouvante parmi les bourgeois qui jouent aux dominos. Quelques-uns sont sincères et leur sincérité serait inexplicable si l'on ne savait depuis longtemps à quelles extrémités se porte l'amour-propre ulcéré d'un auteur dont les livres ne se vendent pas ou dont les chefs-d'œuvre demeurent éternellement inédits. Enfin, il y a la sottise humaine, avec laquelle il faut compter, la passion de la réclame qui exerce de terribles ravages et ce besoin de poser qui devient une seconde nature.

Le procès du compagnon Jean Grave a été, pour quelques anarchistes de lettres triés sur le volet, une occasion toute naturelle de se manifester avec éclat devant une galerie. [...].

[...] Il faut redouter [...] l'influence de ces écrivains, dont quelques-uns ont du talent, sur les esprits faibles, les âmes jeunes dont l'enthousiasme s'égare, et les cerveaux mal équilibrés. On a aujourd'hui la preuve que Sébastien Faure, rhéteur anarchiste, médiocrement convaincu, a couvé plus d'un criminel. Il ne faut pas que l'anarchie littéraire, qui est une attitude et une pose, fasse explosion sous forme de bombes.

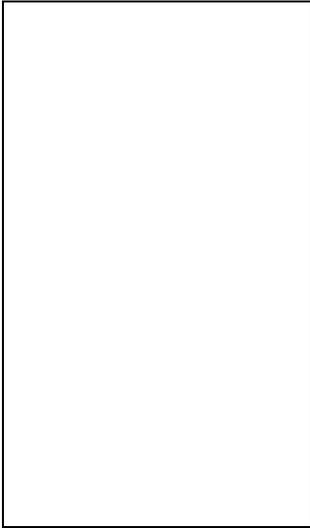
Nous sommes bien certains qu'elle n'en lancera aucune ; mais elle peut en charger, et il se trouve toujours quelque Vaillant qui les ramasse et les utilise.^{vi}

Mirbeau, parmi d'autres, était là visé. Il le sera quelques mois plus tard, encore, par le délicat Edmond Lepelletier qui appellera les « *foudres du Parquet* » sur les vrais coupables, « *les clowns de la destruction, écrivains de talent au trouble mental passager* ». Mais il n'était pas nécessaire d'appeler l'attention de la police sur Mirbeau. Elle le connaissait bien. En effet, et même si curieusement son dossier personnel aux archives de la Préfecture est vide pour la période 1890-1894, on peut retrouver, un peu partout, mention de son nom, attestant ainsi de la toute particulière surveillance dont il était l'objet. Dès 1891, déjà, un mouchard avait signalé le cas Mirbeau à ses employeurs :

Ce n'est point parmi la classe ouvrière qu'il faut aller chercher les nouveaux anarchistes mais parmi la classe des jeunes lettrés et même celle des lettrés d'âge mûr : M. Octave Mirbeau étant un plus dangereux anarchiste dans ses articles que le Père Peinard lui-même !... Messieurs Paul Adam, Georges Darrien [sic] et consorts, plus de 20 qu'on pourrait nommer, sont devenus des anarchistes littéraires autrement sérieux que tous les anti-patriotes de Saint-Denis réunis à ceux de Clichy. Les revues littéraires, les livres publiés sont remplis de développements de l'idée anarchiste, développements qui porteront leurs fruits dans quelques années. La classe ouvrière a peu mordu à l'anarchie jusqu'ici parce qu'elle ne comprenait pas et que ce qui lui était présenté comme anarchie lui faisait peur ; mais en laissant l'idée s'élaborer, se dégager des oripeaux rouges dont l'ont affublée les anarchistes d'hier on verra la classe ouvrière venir à l'anarchie de demain parce qu'elle lui sera présentée par la jeunesse bourgeoise.^{vii}

En 1892, Mirbeau avait pu constater que son courrier, et plus particulièrement celui venant d'anarchistes, qui lui arrivait avec « *des quatre ou cinq jours de retard* », était souvent « *décacheté* »^{viii}. Il ne se trompait pas. En 1894, un rapport nous apprend que Mirbeau

reçoit une forte correspondance anarcho-littéraire, notamment des anarchistes d'Agen (littérateurs et anarchistes),



Le « suicide » d'Henry

d'Angers, de Reims, de Roubaix. Un certain Sauve lui écrit de l'aider à organiser des bibliothèques anarchistes à Marseille, à Toulon, à Tarascon [...]ix.

Pour la police, comme on l'a déjà vu avec le rapport de 1891, Mirbeau était réellement un anarchiste de toute première importance. Le rapport de 1894, cité, le présentait d'ailleurs aussi comme remplaçant « *Grave* [qui venait d'être arrêté] *pour bien des choses*^x ». Après le procès des Trente, la police qui digérait son retentissant échec et se mobilisait pour empêcher au mouvement désorganisé de se reconstituer, accrut sa

surveillance. Le 13 août 1894, un rapport la prévint du projet que semblaient partager Sébastien Faure et Mirbeau de réorganiser le « parti », le premier prenant en charge les conférences, le second la partie littéraire. Le mouchard, bien renseigné – le fameux † – révélait que « *Mirbeau veut même faire un organe d'humanité genre Révolte*^{xi} ». On comprend que Mirbeau, comme l'avaient fait Lazare, Adam, Herold, Steinlen, Hamon, etc., ait préféré, peu avant l'ouverture du procès des Trente, quitter la France^{xii}.

Quand beaucoup, parmi les littérateurs, effrayés par la répression et rebutés par la nouvelle orientation syndicaliste du mouvement, s'éloignèrent, Mirbeau et quelques autres, comme Lazare et

Quillard, ne variaient pas. Et ils purent, à l'occasion de l'affaire Dreyfus, exprimer à nouveau, et plus précisément peut-être, l'idéal qui les animait. Comme l'ont expliqué Pierre Michel et Jean-François Nivet dans leur présentation au recueil de ses articles sur l'Affaire, l'engagement de Mirbeau fut, au-delà de « *l'impératif moral* » que constituait le « *combat pour la libération de Dreyfus* », un moyen possible et sans doute inespéré de hâter l'écroulement de l'édifice social dont chaque jour un peu plus apparaissait la charpente vermoulue. Il n'est pas douteux que le rêve que faisait Mirbeau était le même que celui qu'avait fait Bernard Lazare qui, optimiste, avait écrit après la mort d'Henry :

[...] *il restera un peu de justice dans ce monde ; les efforts de tous ceux qui sont unis dans la résistance à l'iniquité, et pour le triomphe de la vérité, ne seront pas vains. Demain, le parti militaire aura fait son temps, demain les lois abominables qui déshonorent la démocratie auront disparu de nos codes. Et cela aura été l'œuvre des dreyfusards.*^{xiii}

Mirbeau savait, il l'avait dit au premier temps de son engagement, ce que représentait l'innocence de Dreyfus. « *Et quand bien même serait-il innocent ?* » se demandait son « *illustre écrivain* »,

Il faudrait qu'il fût coupable quand même... il faudrait qu'il expiât, toujours... même le crime d'un autre... C'est une question de vie ou de mort pour la société et pour les admirables institutions qui nous régissent !... La société ne peut pas se tromper... l'innocence de Dreyfus serait la fin de tout !^{xiv}

Et Mirbeau dreyfusard retrouva là les anarchistes. Car les anarchistes s'engagèrent, contrairement à ce que dit l'historien du mouvement, Jean Maitron. Ils s'engagèrent, et parmi les premiers. Dès la fin de novembre 1897, juste après l'entrée en lice de Scheurer-Kestner, juste avant celle de Zola, *Le Libertaire* prit position contre l'antisémitisme, contre l'alliance du sabre et du goupillon, contre le péril césarien, contre le huis-clos. Bien sûr, il n'était pas question de s'interroger, à ce moment, sur l'innocence

de Dreyfus. Mais qui pouvait alors l'affirmer ? La famille du capitaine, Bernard Lazare, Pierre Quillard, Zola, Scheurer-Kestner, Forzinetti, Gabriel Monod et quelques très rares autres, dont Mirbeau... Mais très rapidement, beaucoup, derrière Sébastien Faure et sous l'influence de Lazare, s'engagèrent. Et avec eux, à chaque moment, sera Mirbeau. Avec eux il participera à la fondation, fin octobre 1898, de la Coalition révolutionnaire, collaborera au *Journal du Peuple* et prendra la parole dans de très nombreux meetings, contre les lois scélérates et les Conseils de guerre, ou pour Dreyfus et pour la Révolution. Il parlera ainsi, à l'occasion de celui qui eut lieu salle du Pré-aux-clercs le 27 avril 1899 et déclarera « *que ses amis et lui, ayant goûté de la rue, ne resteraient pas chez eux, l'affaire liquidée, mais qu'ils lutteraient contre toutes les injustices*^{xv} ».

Les amis, auxquels il fait allusion, sont, on l'aura compris, les écrivains précédemment évoqués aux côtés desquels Mirbeau, quelques années plus tôt, avait prôné l'anarchie et défendu les anarchistes.

Il est remarquable que ce « hors d'école » – on peut entendre cet « Endehors » – ait tenu, par cette rassurante expression de solidarité, par cette nouvelle affirmation de l'alliance nécessaire du peuple et de l'élite intellectuelle, à se reconnaître dans un groupe (« *ses amis et lui*») et *a fortiori* un groupe dont le ciment principal était une même appartenance au milieu littéraire. Et à quel milieu littéraire ? Celui des symboliste – qu'il avait aimé et défendu, même s'il en avait regretté et raillé les partis pris d'obscurité de quelques-uns – et que représentait Pierre Quillard, debout à ses côtés, ce 27 avril 1899, comme souvent, à la tribune. C'est par l'anarchisme, dans la lutte « *contre toutes les*

injustices» que Mirbeau rejoignait ses cadets de la Jeune littérature.

C'est peut-être de cette façon, encore, qu'il est possible de comprendre que Mirbeau se fût mis en scène derrière le masque du poète – du jeune poète – lors du célèbre repas « *chez l'illustre écrivain* ». Et cela est d'autant plus remarquable que, tout au long de l'Affaire, Mirbeau ne se présenta jamais en écrivain, expliquant son rôle, justifiant son engagement, à la différence de la plupart de ceux qui, bien au-delà du monde symboliste, entrèrent en dreyfusisme ou en antidreyfusisme. Et ce peut-être, justement, parce qu'il n'avait pas ce besoin, systématique chez ses jeunes confrères et compagnons d'armes, de théoriser son rôle, son attitude et son action. L'art social, qui avait fait passer quelques-uns de nos Poètes-Rois d'un égotisme anarchisant à l'anarchisme militant, l'art social que tous, à longueur de revues, exposaient, expliquaient, défendaient contre le voisin partisan d'une formule variante, ne regardait pas Mirbeau.

Philippe ORIOL
Université Paris III

-
- i. Sur l'arisme, voir *L'Ariste*, n° 2, à paraître en 2001.
 - ii. *Le Triomphe des Médiocres*. Paris, Ollendorff, 1898, et *Lettres de Malaisie*, Paris, Éditions de La Revue Blanche, 1897.
 - iii. Paul Adam, « Éloge de Ravachol », *Entretiens politiques et littéraires*, n° 28, juillet 1892. Repris in Adam, *Critique des mœurs*, Paris, Ollendorff, 1897, p. 308.
 - iv. Paris, Fasquelle, 1900, p. 67.
 - v. Préface à *La Société mourante et l'anarchie*. Paris, Tresse et Stock, 1893, p. VIII.
 - vi. « Les Anarchistes de lettres », *Journal des Débats*, 25 février 1894.
 - vii. Archives de la Préfecture de Police, B/A 77, rapport 21.000 7 A du 5 novembre 1891.
 - viii. Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau. Biographie*. Paris, Librairie Séguier, 1990, p. 462
 - ix. « Les Anarchistes ». Rapport non daté, Archives de la PP, B/A 79.
 - x. *Ibidem*.
 - xi. *Ibidem*, B/A 79.
 - xii. Selon ce qu'écrivait Camille à Lucien Pissarro, lettre du 30 juillet 1894 in Pissarro, *Correspondance*, tome 3, Paris, Éd. du Valhermeil, 1988, p. 470. Mais Mirbeau partit-il vraiment ? Michel et Nivet, dans leur biographie, n'en disent rien. Dommage que le dossier de Mirbeau à la PPP soit vide pour cette période... Nous aurions pu, sinon, tout savoir, comme pour Lazare, par exemple, dont les rapports nous disent qu'il quitta Paris le 28 juillet à 8 h. 20 par le train 109, en 1^{ère} classe, compartiment fumeur, wagon 143 (télégramme n° 49844 du commissaire principal de la gare du Nord à la Sûreté) et descendit le lendemain à Knokke-le-Zoute à l'Hôtel du Lion d'Or (lettre du 1^{er} août du Directeur général du Ministère de la Justice belge, direction générale de la Sûreté publique et des prisons au Préfet de Police de Paris. Dossier Lazare, PP B/A 976).
 - xiii. « The Dreyfus case », *The Graphic*, 3 décembre 1898. Repris in *The Adult (an unconventional journal)*, n° 1, janvier 1899.
 - xiv. *L'Affaire Dreyfus*, édition de Pierre Michel et Jean-François Nivet. Paris, Librairie Séguier, 1991, p. 49
 - xv. « La Réunion du Pré-aux-Clercs », *Le Journal du Peuple*, 28 avril 1899.